

*The Times Higher Education Supplement*, 31 October 1997, p. 20.

Réédité dans *The Raymond Tallis Reader*, edited by Michael Grant, introduction and commentaries © Michael Grant 2000; chapters 1–16 © Raymond Tallis 2000.

[http://www.psychiatrie-und-ethik.de/infc/fr/Le\\_Psy\\_de\\_l\\_Enfer.htm](http://www.psychiatrie-und-ethik.de/infc/fr/Le_Psy_de_l_Enfer.htm)

Le texte original anglais et la biographie de Tallis font suite à cette traduction

## Le Psy venu de l'Enfer

par

Raymond Tallis

Professeur de médecine à l'université de Manchester

Compte rendu du livre d'Elisabeth Roudinesco *Histoire de la psychanalyse en France. La bataille de cent ans* (2ème édition, le Seuil, 1986), traduit par Jeffrey Mehlman [sous le titre : *Jacques Lacan & Co. : A History of Psychoanalysis in France, 1925–1985*] et publié à Londres par Free Associations Books en 1990.

Les futurs historiens qui tenteront d'expliquer la fraude institutionnalisée connue sous le nom de "La Théorie" accorderont sûrement une place centrale à l'influence exercée par le psychanalyste français Jacques Lacan. Il est une des plus grasses araignées au cœur de la toile de cette confusion de pensées pas-tout-à-fait-pensables, et de dogmes sans fondement qui affirment tout et n'importe quoi que les praticiens de sa logomachie ont développé comme leur version des humanités.

L'essentiel du dogme central de la Théorie contemporaine peut lui est attribué : que le signifiant l'emporte sur le signifié ; que l'univers des mots réifie le monde des choses ; que le "Je" est une fiction fondée sur une négociation œdipienne lors de la transition entre le stade du miroir et le stade symbolique ; et ainsi de suite. La traduction anglaise de cette biographie par une de ses disciples est donc un événement de la plus haute importance. C'est une lecture éprouvante, certes, mais tout individu qui inflige à des étudiants des lectures lacaniennes sur la littérature, le féminisme, le moi, le développement de l'enfant, la société, ou la vie, devrait partager cette expérience.

Lacan est né en 1901 dans une famille aisée de la classe moyenne et fut formé comme médecin. D'abord attiré par la neurologie, il l'abandonna rapidement, car les troubles de ses patients étaient pour lui trop "routiniers", comme l'explique sa biographe (qui sympathise clairement avec son manque de sensibilité). Si le compte-rendu d'Elisabeth Roudinesco est exact, il dut avoir échoué sa première présentation de cas devant la Société Neurologique : le malade, écrit-elle, avait un soi-disant "syndrome pseudo-bulbaire de la moëlle épinière" — une impossibilité neurologique. (La naïveté avec laquelle Roudinesco présente toutes sortes d'âneries cliniques rend la lecture de ce livre particulièrement désagréable pour un médecin.) Quitter la neurologie fut à l'évidence un choix de carrière avisé. Malheureusement, bien qu'il lui manquât les qualités requises pour un Docteur à moitié convenable — par exemple la

bonté, le bon sens, l'humilité, la perspicacité clinique et une solide connaissance —, Lacan n'a pas complètement abandonné la médecine, mais seulement sa base scientifique. Il choisit la psychanalyse où, plutôt que d'avoir à élaborer des diagnostics, il pouvait les imposer.

Il s'est concentré sur Marguerite Pantaine, une femme qui, dans son pathétique délire, avait essayé de tuer une actrice bien connue. Pendant un an, Marguerite et lui furent, selon Roudinesco, “inséparables”. (Incarcérée, elle n'avait pas le choix). L'histoire alambiquée qu'il concocta à son sujet devint la base d'une théorie complète sur l'âme malade et constitua sa thèse de doctorat. Suivant la grande tradition de la psychanalyse, “il n'écoula”, écrit Roudinesco, “d'autres vérités que celles confirmant ses propres hypothèses”. Plus précisément, ce qui confirmait son hypothèse devenait la vérité : “il projeta sur elle non seulement ses propres théories sur la folie chez la femme, mais aussi ses propres fantaisies et obsessions familiales”. Pour ce viol d'une âme, on honora Lacan d'un doctorat et sa réputation fut établie. Jusqu'à la fin de sa vie, Marguerite lui en voulut amèrement de l'avoir exploitée. À juste titre : les folles théories de Lacan, en partie volées à Salvador Dali, ont probablement prolongé son incarcération. Pour ajouter l'insulte à l'offense, il “emprunta” tous ses écrits et ses photographies et refusa de lui restituer un seul document.

Lacan publia peu de nouveaux cas personnels. Il recycla plutôt ceux bien connus de Freud, poursuivant son but avoué de restaurer la vérité des idées de Freud, qu'il croyait avoir été dévoyées par ses fidèles. Sans s'encombrer des faits, il exalta et promulgua librement ces grandes idées, invérifiables et obscures — trop difficiles à comprendre, même pour Mélanie Klein — qui firent de lui une superstar internationale, puis furent vénérées par ses adeptes et qui sont fondamentales pour les défenseurs de la Gnose. Ses doctrines — un verbiage confus qu'il soutirait, souvent sans le reconnaître, à des auteurs dont les disciplines lui étaient étrangères, écrit dans un jargon ampoulé et avec des néologismes opaques — furent comme ces taches d'encre de Rorschach dans lesquelles on peut interpréter n'importe quoi. Les idées de Lacan étaient immunisées contre l'évaluation critique par son style, qui était, soutient Roudinesco, “une dialectique entre présence et absence alternant avec une logique de l'espace et du mouvement”.

Mais l'appui le plus puissant pour ses doctrines découlait de l'aura entourant sa personne. Lacan était un beau dandy et, comme nombres de psychopathes physiquement attirants, il était capable d'inspirer l'amour inconditionnel. Il exploita ce pouvoir jusqu'à l'extrême pour alimenter son goût immodéré de richesse, de gloire et de sexe. Il tenait ses disciples, qui “l'adoraient comme un Dieu et traitaient ses enseignements comme de saintes écritures”, dans une crainte permanente de l'excommunication : son absence était une catastrophe ontologique égale à la carence de Dieu. Quiconque tombait sous le charme du Maître perdait tout sens critique.

Il justifiait son terrorisme intellectuel par l'idée qu'il était entouré d'ennemis contre lesquels il devait lutter. Les forces d'occupation allemandes furent des ennemis qu'il évita évidemment de combattre pendant la deuxième guerre mondiale. Demeuré en France, il s'organisa pour être totalement à l'abri et jouir d'une situation bien confortable. Selon Jean Bernier, un admirateur, il pensait que “les événements que l'histoire le forçaient à affronter ne devaient avoir aucun effet sur son mode de vie, comme il convient à un esprit supérieur”. En tant que médecin, il profitait de nombreux privilèges et il en fit bon usage.

Les principales batailles de sa vie se déroulèrent donc en temps de paix, notamment contre l'*Association Internationale de Psychanalyse* (IPA), dont il fut finalement exclu en 1963. Lacan a dépeint cette excommunication comme le résultat d'un conflit idéologique entre la vieille école et les vrais disciples progressistes de Freud, qu'il représentait. En réalité la cause de l'exclusion fut son avidité. Car il lui fallait maximiser la procession de ses patients pour financer son train de vie somptueux. (Il est mort multimillionnaire.)

Il commença par raccourcir ses séances, jusque dix minutes à peine, sans pour autant réduire ses honoraires en proportion. Malheureusement, le dogme freudien a fixé la durée minimale d'une rencontre à 50 minutes. Lacan fut donc sermonné à plusieurs reprises par l'IPA. Selon Roudinesco, il affirma dans plusieurs conférences à la Société Psychanalytique de Paris que des séances plus courtes avaient le mérite de produire un sentiment bénéfique de frustration et de séparation chez le patient, "transformant la relation de transfert en dialectique" et "réactivant le désir inconscient".

En outre, il mentait à l'IPA sur la durée de ses séances. Malgré ces manœuvres dilatoires visant à rassurer, il fut réprimandé et prié de partir. Face à une perte de revenus, il institua sa propre *École Française de Psychanalyse*, sur laquelle il exerçait un pouvoir absolu. Son travail, affirme Roudinesco, "se concentra sur le désir, le transfert et l'amour, et tous ces sentiments en vinrent à converger vers la personne de Lacan lui-même".

Dès lors, il pouvait tenir des séances aussi brèves et aussi coûteuses qu'il le souhaitait. Même quand elles furent écourtées jusqu'à une ou deux minutes, il recevait fréquemment son tailleur, sa pédicure et son coiffeur tout en conduisant ses analyses. Dans les dernières années, le processus d'abrégement atteint sa conclusion naturelle à travers la "non-séance", durant laquelle "le patient n'était autorisé ni à parler ni à se taire", car Lacan "n'avait pas de temps à perdre avec le silence". L'avant-dernière année de sa vie, il recevait en moyenne 80 patients par jour grâce à ces non-séances. Les non-séances étaient probablement un progrès par rapport aux séances, dans lesquelles, désinhibé par la démence, il donnait libre cours à son mauvais caractère, s'enrageait contre les patients, les frappait ou leur tirait les cheveux à l'occasion.

Les conséquences calamiteuses de son type de soins étaient entièrement prévisibles : ses clients se sont suicidés à un rythme qui aurait dû alarmer tout homme doté d'un amour-propre moins robuste. Il prétendit que c'était en raison de la sévérité des cas qu'il acceptait, mais il se pourrait que ce taux eût quelque chose à voir avec sa façon de commencer, puis d'interrompre l'analyse sur un coup de tête, et de rejeter parfois sans préavis des patients qui étaient sous ses "soins" depuis des années. Le brillant ethnologue Lucien Sebag s'est suicidé à 32 ans, après avoir été brutalement largué par Lacan qui voulait coucher avec sa fille adolescente.

Le Dr Lacan s'encombrait rarement de scrupules moraux très délicats. Il choisissait souvent ses maîtresses parmi ses analystes en formation (vulnérables, de surcroît, parce qu'elles dépendaient aussi de lui pour s'honorer du droit de pratiquer l'analyse lacanienne) et également parmi ses analysantes quotidiennes. Pour sa défense, Roudinesco signale que Lacan ne s'est jamais livré à des contacts physiques dans ses cabinets de consultation. On peut suspecter qu'en raison de la forme du divan de l'analyste, cette retenue ait été dictée par des contraintes physiques plutôt que morales.

Sur le principe du *credo ut intelligam* ses disciples l'ont toujours cru, même quand, durant les dernières années, il souffrait manifestement d'une démence vasculaire. Il devint obsédé par une figure mathématique particulière, appelée nœud Borroméen, dans laquelle il voyait la clef de l'inconscient, de la sexualité et de la condition ontologique du genre humain. Ses fantaisies pseudo-mathématiques, pseudo-logiques — sommet de la science du culte de l'avion-cargo de son école — exposées lors d'interminables séminaires, torturaient l'esprit de sa congrégation, qui souffrait épouvantablement de son incapacité à leur donner le moindre sens. L'école se sentait indigne de son Maître. Même ses épisodes d'aphasie, conséquences de ses mini-infarctus, ont été considérés comme des "interprétations", au sens technique, devant transmettre la "signification latente de ce que l'analysant a dit et fait". Quand vers la fin il devint sourd, et que ses réponses furent encore plus discordantes par rapport à ce qu'on lui disait, elles occasionnèrent parmi ses disciples des débats prolongés sur la

signification de ses paroles et de ses actes. Même durant la dernière année, Lacan, l'esprit totalement absent, était toujours invité aux réunions "pour légitimer ce qui était fait en son nom" et "les gens influençables l'entendaient parler dans son silence".

Lorsqu'il mourut en 1981 une guerre générale éclata parmi ses disciples. En l'espace d'une décennie, 34 associations nouvelles s'affirmèrent incarner le véritable esprit de Jacques Lacan, et représenter les uniques héritières de sa propriété intellectuelle. Aujourd'hui encore, plus de 15 ans après sa mort, cet extraordinaire charlatan inspire toujours l'adulation des personnes vulnérables et crédules.

Roudinesco, qui répand suffisamment de ragots pour pendre Lacan dix fois, semble tout lui pardonner en raison de son "génie" comme clinicien et penseur. Elle ne met pas davantage en doute une seule de ses idées fondamentales, alors que son livre, qui compte pourtant 500 pages, dédaigne de les exposer de façon cohérente et n'offre pas la moindre évidence en leur faveur : elle est trop préoccupée par les divisions, les schismes et les influences. Apparemment, le fait que ce soit Lacan qui les ait pondues est une preuve suffisante de la vérité des doctrines associées à son nom.

Son héritage extravagant se perpétue également en des lieux éloignés de ceux où il traumatisa ses patients, ses collègues, ses maîtresses, ses femmes, ses enfants, ses éditeurs, ses rédacteurs et ses adversaires — dans les départements de littérature où les adeptes essaient même encore aujourd'hui de trouver, ou prétendent avoir trouvé, un sens à ses enseignements gnomiques sans fondement, et les infligent aux étudiants perplexes. Aleister Crowley, le penseur du XX<sup>ème</sup> siècle à qui Lacan ressemble le plus, n'a pas été aussi chanceux après sa mort.

Les lacaniens peuvent arguer que le grand édifice des *Écrits* n'est pas miné par les révélations sur sa vie. Les idées du Maître devraient être jugées à leur seul mérite. Toutefois, en l'absence de toute base logique ou de preuve empirique, la valeur de sa pensée repose presque exclusivement sur l'autorité de l'homme. Apprendre que Lacan était en réalité un Psy venu de l'Enfer n'est pas, à vrai dire, une découverte inutile. La biographie de Roudinesco devient ainsi un ouvrage libérateur pour ces étudiants qui, forcés par des enseignants admirateurs qui ne font même pas la différence entre la margarine et le beurre, essaient de comprendre et de donner un sens à son non-sens. Cet acte révélateur est d'autant plus fascinant qu'il découle du travail d'un disciple, et donc involontaire pour une bonne part.

Trad. de Eric Coulombe, révisée par Jacques Bénesteau (mars 2005).

*The Times Higher Education Supplement*, 31 October 1997, p. 20.

Réédité in : *The Raymond Tallis Reader*, edited by Michael Grant, introduction and commentaries © Michael Grant 2000; chapters 1–16 © Raymond Tallis 2000.

[http://www.psychiatrie-und-ethik.de/infoc/en/Shrink\\_from\\_Hell.htm](http://www.psychiatrie-und-ethik.de/infoc/en/Shrink_from_Hell.htm)

## Raymond Tallis

### The Shrink from Hell

Review of Elizabeth Roudinesco's *Jacques Lacan & Co.: A History of Psychoanalysis in France, 1925–1985*, translated by Jeffrey Mehlman and published in London by Free Associations Books in 1990. The translation is that of the second and final volume of Roudinesco's history of French psychoanalysis, which was published by Editions du Seuil in 1986, under the title *La Bataille de cent ans: histoire de la psychanalyse en France*, 2. Tallis's review appeared as 'The Shrink from Hell' in *The Times Higher Education Supplement*, 31 October 1997, p. 20.

Future historians trying to account for the institutionalised fraud that goes under the name of 'Theory' will surely accord a central place to the influence of the French psychoanalyst Jacques Lacan. He is one of the fattest spiders at the heart of the web of muddled not-quite-thinkable-thoughts and evidence-free assertions of limitless scope which practitioners of theorrhoea have woven into their version of the humanities. Much of the dogma central to contemporary Theory came from him: that the signifier dominates over the signified; that the world of words creates the world of things; that the 'I' is a fiction based upon an Oedipalised negotiation of the transition from mirror to symbolic stages; and so on.

The English translation of this biography by one of his disciples is therefore an event of the first importance. It is a harrowing read, but no one who inflicts on students Lacanian readings of literature, of feminism, of the self, of child development, of society, or of life, should be spared the experience.

Lacan was born in 1901 into a wealthy middle-class family and trained as a doctor. He was attracted first to neurology but soon abandoned this because the patients' troubles were too 'routine', as his biographer (who clearly sympathises with his inhumanity) explains. If Elizabeth Roudinesco's account is accurate, he must have made a hash of his first case presentation to the Société Neurologique: his patient, she says, supposedly had 'pseudobulbar disorders of the spinal cord'—a neurological impossibility. (The innocence with which Roudinesco reports all kinds of clinical cock-ups makes this book a particularly disturbing read for a medic.) Abandoning neurology was obviously a wise career move. Unfortunately, though he lacked all the qualities necessary to make a half-way decent doctor (e.g., kindness, common sense, humility, clinical acumen and solid knowledge), Lacan did not abandon medicine altogether, only its scientific basis.

He chose to be a psychoanalyst where, instead of elucidating diagnoses, he could impose them. He fastened on Marguerite Pantaine, a tragically deluded woman who had attempted to kill a well-known actress. For a year, he and Marguerite were, according to Roudinesco, 'inseparable'. (She had no choice, being in detention.) The elaborate story he concocted about her became the basis of an entire theory of the sick soul and formed his doctoral thesis. In the great tradition of psychoanalysis, 'he listened', Roudinesco says, 'to no truths other than those which confirmed his own hypotheses'. More precisely, the truth was that which confirmed his hypothesis: into her case, 'he projected not only his own theories on madness in women but also his own fantasies and family obsessions'. For this soul-rape Lacan was awarded his doctorate and his reputation was made. To the end of her days, Marguerite remained bitterly resentful of the use he had made of her. With good reason: Lacan's crackpot theories, partly expropriated from Salvador Dali, probably prolonged her incarceration. To add insult to injury, he 'borrowed' all her writings and photographs and refused to give any of them back.

Lacan published few further cases of his own. Instead, he recycled some of Freud's well-known cases, in pursuit of his avowed aim of restoring the truth of Freud's ideas which he believed had been traduced by Freudians. Unfettered by data, he was free to soar and to promulgate those large, untestable and obscure ideas—they were too difficult even for Melanie Klein to understand—that made him into an international superstar and which were cherished by his followers and are foundational for theorrhoists. His doctrines—a magpie muddle of often unacknowledged expropriations from writers whose disciplines were alien to him, cast in borrowed jargon and opaque neologisms—were Rorschach ink-blot into which anything could be read. Lacan's ideas were insulated against critical evaluation by his writing style, in which, according to Roudinesco, 'a dialectic between presence and absence alternated with a logic of space and motion'.

The most powerful support for his doctrines, however, was the aura which surrounded him. Lacan was a handsome dandy and, like many physically attractive psychopaths, he was able to command unconditional love. He exploited this to the limit in support of his boundless appetite for wealth, fame and sex. He kept his disciples, who 'worshipped him like a god and treated his teachings like a holy writ', in constant fear of excommunication: the absence of Lacan was an ontological catastrophe equal to the absence of God. Anyone who fell under the spell of the Master laid aside their critical sense. He justified his intellectual terrorism on the grounds that he was surrounded by enemies whom he had to fight. One lot of enemies he conspicuously did not fight were the occupying German forces during the second world war. Although he remained in France, he so ordered his affairs as to be entirely safe and entirely comfortable. He felt, according to an admirer, Jean Bernier, that 'the events that history forced him to confront should have no effect on his way of life, as befits a superior mind'. As a doctor he had many privileges and he made full use of them.

The major battles of his life were therefore in peace-time, most notably with the International Psychoanalytical Association (IPA) from which he was eventually expelled in 1963. Lacan portrayed this break as the result of an ideological conflict between the old school and the progressive, true Freudians represented by himself. Actually it was about his greed. He needed to maximise his throughput of patients in order to finance his lavish lifestyle. (He died a multi-millionaire.) He started to shorten his sessions, without a pro rata reduction of fee, to as little as ten minutes. Unfortunately, Freudian theory fixes the minimum length of a session at 50 minutes. Lacan was therefore repeatedly cautioned by the IPA. According to Roudinesco, he gave several lectures to the Société Psychanalytique de Paris arguing that shorter sessions produced a beneficial sense of frustration and separation in the patient, 'turning the transference relationship into a dialectic' and 'reactivating unconscious desire'.

Additionally, he lied to the IPA about the duration of his sessions. Despite this belt-and-braces approach, he was rumbled and out he went.

Faced with loss of income, he established his own French School of Psychoanalysis, over which he had absolute power. Its work, Roudinesco says, 'concentrated on desire, transference and love, and all of these came to be focused on the person of Lacan himself'. Now he could make his sessions as short, and as expensive, as he liked. Even when they had contracted to a minute or two, he would often see his tailor, his pedicurist and his barber while conducting his analyses. In the final years, the process of shortening reached its natural conclusion in the 'non-session', in which 'the patient was not allowed either to speak or not to speak' as Lacan 'had no time to waste on silence'. With the help of non-sessions he averaged 80 patients a day in the penultimate year of his life. Non-sessions were perhaps an improvement on sessions, in which, disinhibited through dementia, he would indulge his bad temper, raging at patients and occasionally punching them or pulling their hair.

The calamitous consequences of his style of doctoring were entirely predictable: his clients committed suicide at a rate that would have alarmed a man armed with less robust self-confidence. He claimed that it was due to the severity of the cases he took on but it may also have had something to do with the way he would start and stop analysis at whim and would sometimes cast aside, at very short notice, people who had been under his 'care' for years. The brilliant ethnologist Lucien Sebag killed himself at 32 after having been discharged abruptly from treatment—because Lacan wanted to sleep with Sebag's teenage daughter. Not that Dr Lacan was always so constrained by such exquisite moral scruples. He frequently chose his mistresses from his training analysts (who were additionally vulnerable because they relied on him for the pass necessary for them to practise as Lacanian analysts) and also from his ordinary analysands. In his defence, Roudinesco points out that Lacan never pursued the physical side of things in his consulting rooms. One suspects that, given the design of the analysts's couch, this was dictated by mechanical rather than ethical constraints.

On the principle of *credo ut intelligam* his disciples still believed him even when, in his last few years, he was manifestly suffering from multi-infarct dementia. He became obsessed by a particular mathematical figure called a Borromean knot, in which he saw the key to the unconscious, to sexuality and to the ontological situation of mankind. His quasi-mathematical, pseudological fantasies—the culmination of the cargo cult science of his school—propounded in interminable seminars, were agonised over by his congregation who suffered appallingly from their inability to make sense of them. They felt unworthy of the Master. Even his episodes of aphasia, due to ministrokes, were taken to be 'interpretations', in the technical sense of conveying 'the latent meaning of what the analysand has said and done'. When, towards the end, he became deaf and his responses were even more disconnected from what was said to him, this occasioned protracted arguments among his followers over the meaning of his words and deeds. Even when, in his last year, Lacan's mind was entirely vacant, he was still brought to meetings 'to legitimise what was being done in his name' and 'suggestible people heard him speak through his silence'.

When he died in 1981, total war broke out among his disciples. Within a decade, there were 34 associations claiming to be the sole representative of the true spirit of Jacques Lacan and the sole heirs to his intellectual estate. Even now, 15 years after his death, this extraordinary charlatan can still command the adoration of the vulnerable and the gullible. Roudinesco, for all that she dishes enough dirt to hang Lacan ten times over, seems to forgive him everything for his 'genius' as a clinician and thinker. Nor does she question any of his fundamental ideas, though in the course of a 500-page book she disdains either to expound them in any coherent way or to offer any evidence for them: she is too busy with splits,

schisms and influences. It is apparently enough proof of their truth that Lacan asserted the doctrines associated with his name.

His lunatic legacy also lives on in places remote from those in which he damaged his patients, colleagues, mistresses, wives, children, publishers, editors, and opponents—in departments of literature whose inmates are even now trying to, or pretending to, make sense of his utterly unfounded, gnomic teachings and inflicting them on baffled students. Aleister Crowley, the 20th-century thinker whom Lacan most resembles, has not been so fortunate in his afterlife.

Lacanian may argue that the great edifice of the *Écrits* is not undermined by revelations about his life. The Master's thoughts should be judged on their own merits. However, in the absence of any logical basis or empirical evidence, the authority of the thought has derived almost completely from the authority of the man. The discovery that Lacan was the shrink from hell is not, therefore, irrelevant. Roudinesco's biography is consequently an act of liberation on behalf of those students, forced by uncritical teachers who do not know Stork from butter, to try to understand and make sense of his nonsense. This act of liberation is all the more compelling for being the work of a disciple and thus in part involuntary.

RAYMOND TALLIS trained as a doctor at the University of Oxford and St Thomas's Hospital. Since 1987 he has been Professor and a consultant physician in Health Care of the Elderly in Salford. Since 1997 he has been Project Director of Neurosciences in Greater Manchester, overseeing the development of a neurosciences centre and service for a population of three million. Among his numerous medical publications are two major textbooks: *The Clinical Neurology of Old Age* (1988) and *Textbook of Geriatric Medicine and Gerontology* (co-edited with J. Brocklehurst and H. Fillett), now entering its sixth edition. His research is in stroke, epilepsy and neurological rehabilitation. He was recently elected Fellow of the Academy of Medical Sciences. Over the last fifteen years, he has written extensively outside of medicine. He has published short stories and poetry and is noted for his critiques of post-Saussurean thought, his reflections on art and science and his discussions of the philosophy of mind. He was recently described in *The Times Education Supplement* as 'one of the most intriguing figures in the current intellectual scene'. He was awarded an honorary degree of Doctor of Letters by the University of Hull in 1997 for his contributions to letters.